

【Articles】

La perspicacité non-conformiste de Pierre Pachet

ピエール・パシエの非順応的な洞察

Yasuhara Shinichiro

(安原 伸一郎)

« Résumé »

Écrivain de l'intimité et penseur indépendant, Pierre Pachet (1937-2016) essaie toujours de se situer physiquement et mentalement dans une situation précise, afin de tenir compte de ce qui s'offre à ses yeux et aussi de lui-même en tant qu'il observe : il n'abandonne pas l'observation à la fois extérieure et intérieure. C'est d'être individu ayant de l'intimité qui lui permet d'approfondir inlassablement ses réflexions, mais cette intimité est paradoxalement la tentative de s'ouvrir à l'espace public. Ce qui compte pour Pachet, ce n'est pas de comprendre le message, mais de recevoir la voix avant tout : le langage n'est pas seulement un moyen de communication, mais aussi, et surtout, un essai de dépasser la limite infranchissable entre un individu et un autre (y compris les morts). L'individu qui respecte ainsi chaque individualité doit posséder lui-même une individualité irremplaçable et distincte des autres. Et l'attitude non-conformiste n'est rien d'autre que ce qui permet d'être soi et d'être perspicace.

1. A côté de Pierre Pachet

De Pierre Pachet, on dit souvent que c'est un écrivain de « l'intimité ». Il est vrai que Pachet a écrit sur son père dans son *Autobiographie de mon père*, sur sa mère avec *Devant ma mère* et sur sa femme dans *Adieu*. Il a également raconté sa vie amoureuse de veuf sous la forme d'un « essai autobiographique », *L'amour dans le temps*. Dans *Aux aguets*, Pachet avoue d'ailleurs lui-même le caractère plus ou moins autobiographique de son œuvre, de la manière suivante : « Aussi le présent ouvrage [il s'agit d'*Aux aguets*], en même temps qu'il veut faire un pas de plus dans la connaissance des choses, a-t-il comme d'autres livres que j'ai publiés auparavant, un caractère au moins indirectement autobiographique. »¹⁾ Ce texte a paru en 2002, mais ces mots semblent s'appliquer aussi à ses livres ultérieurs.

Les œuvres de Pachet ne seraient-elles donc que de nombreuses variantes d'une autobiographie où l'auteur expose ostensiblement sa propre vie ? On remarquera tout d'abord

qu'elles ne sont en rien dramatiques ou théâtrales, par l'attention particulière qu'elles portent sur les aspects concrets et ordinaires de la vie quotidienne ; les lecteurs sont donc amenés par l'auteur à entrer dans son observation minutieuse, même quand ils ne s'intéressent pas forcément à sa personnalité. De là la difficulté de résumer ses ouvrages.

Or, le mot « intimité » peut faire penser aux correspondances. Quand on feuillette par exemple la correspondance énorme de Jean Paulhan, une telle lecture satisfait souvent, en effet, l'intérêt du chercheur à saisir le caractère compliqué de son auteur – honnête et sournois, gentil et cynique –, mais elle invite rarement le lecteur à se mettre en jeu lui-même. En revanche, les livres de Pachet qui ne sont ni une correspondance – à ma connaissance Pachet ne manquait pas de donner une réponse à un email –, ni un journal intime – même si Pachet racontait parfois d'une manière franche sa vie amoureuse –, ne montrent pas seulement l'individu Pierre Pachet qui a vécu le XXe siècle, mais m'incitent aussi à réfléchir sur mes propres idées, sur mes propres observations et sur ma propre façon de penser et de vivre. Ce n'est pas que Pachet soit mon exact contemporain ; il était beaucoup plus âgé que moi, et lui vivait dans la civilisation européenne, tandis que je vis dans la culture japonaise : la différence n'est pas négligeable.

Comment se fait-il que l'ouvrage de cet écrivain de l'intimité me touche, moi lecteur étranger ?

2. L'attention au concret

Amour, vieillissement, peur, temps, sommeil, histoire contemporaine de l'Europe de l'Est, la Chine actuelle... Certes, les livres de Pachet traitent de sujets apparemment très vastes. Ils sont toutefois écrits presque toujours dans une situation précise et particulière, et de plus, rapportent des expériences vécues et personnelles sans les généraliser.

C'est souvent dans des livres de voyages que Pachet raconte ses propres expériences en détail : *Le voyageur d'Occident*, *Conversations à Jassy* et *L'âme bridée*. Au début du *Voyageur d'Occident*, un reportage d'un voyage en Pologne en octobre 1980 ainsi qu'un essai de mise en lumière de la réalité du monde socialiste, dit « société sans Histoire » – on peut se rappeler de la description de la saleté des toilettes à l'aéroport de Varsovie par exemple²⁾ –, Pachet explique ainsi sa façon de regarder :

Voir cela [le fait que la fin de l'Histoire n'est rien d'autre que l'effort quotidien], savoir cela, n'est pas pour moi une tâche politique, la recherche de leçons à tirer ou proclamer. Plutôt un difficile exercice d'attention, pour à la fois se laisser aller à ce qui est, s'offre et s'impose à la vie, et se souvenir des possibles que chaque instant tue.³⁾

Sans donner hâtivement une conclusion quelconque, Pachet commence ainsi à tâtonner, à

observer et à se demander.

Dans *Conversations à Jassy*, livre d'un voyage au pays natal de son père, il analyse *Kaputt* de Curzio Malaparte qui rappelle le pogrom dans cette région de la Bessarabie. Au début de ce livre, il raconte la conversation qu'il eut avec le directeur de la bibliothèque Eminescu sur la conservation des livres précieux au moment de la seconde guerre mondiale, et explique comment il éprouve, après cette conversation, la nécessité urgente de se situer lui-même dans un contexte de l'Histoire :

Moment précieux, où rien n'est acquis, où l'espace et le temps même se retournent, puisque je dois non seulement faire pivoter les mots « printemps 1944 » (qui ont en français une certaine coloration d'attente, une certaine valeur géographique), mais replacer tout mon corps différemment dans l'espace de l'Europe.⁴⁾

Ainsi Pachet n'observe-t-il pas du point de vue extérieur, mais essaie de se situer physiquement et mentalement dans une situation et un contexte précis. Autrement dit, il tient compte de ce qui s'offre à ses yeux, et aussi, de lui-même en tant qu'il observe.

Ou encore, au début de *L'âme bridée* qui traite de la Chine contemporaine comme un régime prétendant réaliser un certain socialisme, Pachet décrit son impression corporelle de l'arrivée dans ce pays :

Dès l'arrivée, une fois passées les formalités de la police des frontières et de la douane, je suis captivé, capté, comme si corporellement et affectivement j'avais déjà été bien disposé, malgré l'attente à l'aéroport à Paris et les onze heures de vol inconfortable.⁵⁾

Ces citations peuvent certes donner l'impression que Pachet est en un sens un écrivain de voyage, mais son intérêt principal est de communiquer avec des gens dans des contextes différents de l'histoire et dans diverses situations politiques, de regarder minutieusement à partir de sa propre intériorité tout autour de lui, et de se demander le sens de ses expériences de voyage. Les écrits de Pachet sont loin d'être un récit attirant de voyage exotique, car c'est du temps réellement et affectivement vécu qu'il s'agit dans l'œuvre de Pachet : il n'hésite pas à exprimer ses sentiments, ses émotions, ses réactions et ses tâtonnements.

De l'autre côté, une telle attitude de Pachet qui tient toujours compte de la situation dans laquelle il vit, écrit et pense pourrait évoquer un écrivain qui s'efforce de penser la situation et la liberté de l'homme dans le monde moderne, Jean-Paul Sartre. Il n'y aurait cependant pas d'écrivain si diamétralement opposé à Pachet que lui. Pachet critique avec véhémence ce philosophe existentialiste : « [La] connaissance [de Sartre] du monde était *touristique* ; une semaine ici, quinze jours là. L'humanité, il la voyait résumée, en types qui se prêtaient à des analyses généralisantes. »⁶⁾ Ce que récuse Pachet chez Sartre, c'est justement sa croyance

aveugle et dogmatique en une justice indiscutable et indubitable, ayant tendance à porter trop facilement des jugements ou des condamnations sans oser entrer dans les détails d'une situation particulière et personnelle : il s'agit ici du « refus » imaginaire de Sartre et de Beauvoir de serrer la main à Arthur Koestler en raison de la différence de leur position à l'égard de Staline. Le regard de Pachet, plein de discrétion profonde, interdisant une généralisation trop facile, diffère foncièrement de la vision « touristique ».

Si les livres de Pachet, écrivain de l'intimité, sont loin d'être fermés, c'est que l'auteur a le courage de s'exposer « corporellement et affectivement » au monde chaque fois qu'il écrit ; et s'ils ne sont ni prétentieux ni superficiels, c'est que l'auteur n'abandonne pas l'observation à la fois extérieure et intérieure.

3. L'individu et l'intimité

C'est d'être « individu » qui permet à Pachet d'acheminer inlassablement ses réflexions – la notion de « l'individu » dans la société devient importante depuis l'époque moderne où apparaissent les grandes villes et la foule ; en ce sens, on peut considérer Pachet comme un écrivain de la ville. Dans son dernier livre, *L'âme bridée*, Pachet affirme l'importance pour lui de la notion d'individualité et celle de la politique, en ces mots : « Et j'entends en moi cette question : vous qui avez consacré tant de recherches au thème de 'l'individu', l'abandonnez-vous à présent ? J'ai envie de répondre par cette phrase d'allure présocratique : 'L'individu n'est autre que le gardien de l'âme.' »⁷⁾

S'il est vrai que Pachet écrit toujours à titre d'individu même quand il traite de thèmes familiers à tous, à commencer par l'amour ou le vieillissement, comment se fait-il que ses livres m'incitent à réfléchir moi-même, moi qui suis un individu vivant dans une civilisation différente de celle de Pachet ? D'où vient l'universalité des observations de Pachet ?

C'est d'abord que l'intimité dont parle Pachet n'est paradoxalement rien d'autre que la tentative de s'ouvrir à l'espace public. Il veut que le plus intime ne soit pas incommunicable, ni fermé ni solitaire : « Mes pensées les plus intimes, je veux qu'elles tiennent compte de ce qui se joue dans les rues, dans l'espace public, dans l'espace des pensées publiques. »⁸⁾ C'est pourquoi l'essai « autobiographique », *L'amour dans le temps*, s'écrit par exemple avec un changement libre du narrateur qui passe de la première à la troisième et réciproquement :

Disant 'je', écrivant 'je', il était obligé de sentir l'ombre qui environnait ce mot, l'ombre sur laquelle ce mot se découpait, et il se sentait toujours plus ou moins distinct de ce pronom si spontané, si naïf (même s'il avait fallu jadis en apprendre l'usage), comme il s'était à toute époque senti distinct des différents patronymes qu'il avait été amené à porter. Même son prénom – par lequel il était heureux de s'entendre appeler, de façon intime – il ne s'y reconnaissait pas. Il se sentait souvent vivre à la troisième personne.⁹⁾

Ce changement de point de vue du narrateur rend en effet plus difficile la lecture de cet essai d'un veuf qui raconte ses nouvelles relations et qui jette un regard rétrospectif sur son mariage. Ce détachement permettant plein de tâtonnements dans cet essai, l'auteur se tient loin du simple récit de libertinage.

Cependant, au-delà de cette particularité du regard de Pachet à l'œuvre dans ses écrits, ses réflexions sur le langage rendent ses œuvres davantage touchantes et profondes.

Quand Pachet est venu au Japon en 2007, il a donné une conférence intitulée « Parler des morts, parler aux morts. » En cherchant l'origine du langage loin de Lacan ou de Rousseau, il y affirma : « Pour que surgisse le langage, pour que ne suffise plus la capacité de crier qui est donnée au nourrisson humain, comme dans d'autres espèces, pour assurer sa survie, il faudrait qu'un appel autrement ambitieux s'avère nécessaire : l'appel à ceux qui ne sont pas là et qui d'ailleurs ne peuvent nous porter secours. »¹⁰⁾ Pour lui, le langage n'est pas seulement un moyen de communication vis-à-vis des autres, mais aussi, et surtout, une tentative impossible mais nécessaire de dépasser la limite infranchissable entre la vie et la mort, entre les vivants et les morts. Pachet tient à souligner que le monde ne devient humain que dans la mesure où il tient compte des morts non présents.

Autobiographie de mon père, en un sens le premier livre de Pachet¹¹⁾, débute par l'écoute des paroles du père mort : « La parole de mon père mort demandait à parler par moi, comme elle n'avait jamais parlé, au-delà de nos deux forces réunies. »¹²⁾ Et il est à noter que *L'âme bridée*, son dernier livre, commence par une lettre à Claude Lefort déjà décédé.

Comment est-il possible d'écouter la parole d'un mort, et que signifie cette écoute ? Il faut tendre l'oreille et aiguïser ses sens, non pour prétendre hâtivement et facilement comprendre la signification des paroles du mort, mais tout d'abord, pour s'apercevoir patiemment de la tonalité de la voix ainsi que des nuances du visage, lesquelles sont toujours subtilement différentes selon chaque apparition : il ne s'agit pas de comprendre le message, mais de recevoir la voix avant tout. Ce n'est pas une question d'imagination, mais de sensibilité, parce que Pachet s'interdit strictement de se mettre à la place des autres, y compris les morts, comme il écrit dans *Adieu* où il décrit le portrait de sa femme décédée : « Lui survivant (j'y étais si peu préparé), je veux me garder, sous prétexte que j'ai la parole et pas elle, d'imposer à son souvenir un point de vue qui serait faux, qui serait contraire à ce qu'elle voulait être. Elle n'est pas un objet entre mes mains ou sous ma plume. »¹³⁾

Et cette sensibilité très délicate et cette discrétion bien stoïque permettent à Pachet de respecter l'humanité en-deça et au-delà du langage. Il regarde tranquillement et attentivement des personnes qui ne peuvent pas encore ou qui ne peuvent plus parler une langue logique et intelligible à la communication. Devant sa mère âgée, Pachet nous livre une idée remarquable sur le langage :

Je suis surtout touché de la capacité [de sa mère] à mettre le langage en jeu dans des

comportements qui sont peut-être plus humains même que le langage : regarder avec inquiétude ou douleur celui qui s'en va ; « se tenir », pour rester digne dans ce moment difficile de la séparation et ne pas laisser aller à la plainte ; rire. C'est comme si ce qui donnait dignité au langage, c'est la confiance qu'on met en lui, en son aptitude à démultiplier, à soutenir et aussi à atténuer la violence de ce qu'on éprouve.¹⁴⁾

Pour Pachet, le langage ne désigne pas seulement une langue permettant de comprendre et d'imposer la signification des messages, ni l'écriture ou la parole censées exprimer des idées et des sentiments, ni le geste ou le visage dont on peut interpréter le sens selon un certain code social (rappelons que Pachet récuse la sémiologie et le structuralisme¹⁵⁾). Loin d'exclure ceux ou celles qui ne savent ni communiquer ni s'exprimer par la langue, Pachet élargit au contraire l'horizon langagier jusqu'aux confins de l'humanité : c'est à dire qu'on peut sentir, sinon saisir, l'ensemble de divers aspects intimes qui forme un tout, quand on prête attention à certains mouvements des personnes devant soi, et ceci rend ce monde plus humain. Pour être humain, il n'est pas nécessaire de parler une langue commune et compréhensible, mais il suffit d'être là avec un visage plein de nuances qui figurent son intériorité : aux yeux de Pachet, il faut que chacun possède une intimité profonde, indestructible, énigmatique certes, mais irremplaçable.

Sur ce point, l'argument et l'attitude de Pachet – l'attention à la voix, dont le message verbal est presque incompréhensible mais peut communiquer des sentiments ou des émotions ou des volontés intérieures – peuvent rappeler un passage de Primo Levi sur Hurbinek, enfant d'Auschwitz. Juste après la libération des camps d'Auschwitz, Levi et d'autres détenus s'aperçoivent d'une voix émanée d'un petit enfant qui ne sait pas parler. Levi trouve cependant une intimité humaine dans les yeux de cet enfant qu'on appelle provisoirement Hurbinek : « Ses yeux, perdus dans un visage triangulaire et émacié, étincelaient, terriblement vifs, suppliants, affirmants, pleins de la volonté de briser ses chaînes, de rompre les barrières mortelles de son mutisme. » Henek, un jeune détenu Hongrois, essaie de lui enseigner à parler. Après une semaine, Hurbinek « dit un mot », et « Les jours suivants, nous l'écoutions tous, en silence, anxieux de comprendre [...]. »¹⁶⁾ Ce n'est pas le message ou la langue, mais c'est de tendre l'oreille et de prêter attention à la voix qui compte le plus.

Chez Pachet, le champ même de l'humanité est ainsi étendu par la réflexion sur le langage. Il est cependant difficile de qualifier cette attitude d'« humaniste », mot répandu mais trop facile, car Pachet ne cesse d'avancer imperturbablement sa pensée jusqu'aux limites de l'être humain, au lieu de fermer les yeux dans une situation personnellement difficile et pénible. En se demandant comment meurt l'esprit, devant sa mère qui ne le reconnaît plus, il écrit : « un esprit, on ne peut le tuer que de l'extérieur, en interrompant son alimentation. »¹⁷⁾ L'esprit, intimité même, ne peut pas mettre fin à soi, ni intérieurement ni automatiquement, il ne finit que par la force de l'extérieur, c'est-à-dire par une interruption de l'alimentation. Ainsi

Pachet qui écrit au nom de l'individu observe-t-il avec un grand respect jusqu'au dernier moment de chaque individu.

Ce respect de Pachet aux autres en tant qu'individus n'est rien d'autre que sa volonté de s'abstenir délibérément de la généralisation ou de l'abstraction des phénomènes et des idées. Le regard à la fois prudent et perspicace de Pachet est chaleureux dans la mesure où il n'abandonne jamais une partie de l'humanité en la jugeant inutile ou incompréhensible, et ce regard est aussi opiniâtre dans la mesure où Pachet essaie de tenir compte d'une telle partie de l'humanité jusqu'au bout.

Il est intéressant de remarquer ici que Pachet analyse dans *Les baromètres de l'âme* la raison pour laquelle l'intime se met en scène dans la littérature, de la manière suivante : « [...] il est tentant de relever la coïncidence, apprue à propos de Lavater, de Maine de Biran, de Constant même, entre cette nouvelle forme d'expression [il s'agit du journal intime] de la vie intime et l'apparition pendant quelques mois d'un mode nouveau de gouvernement, d'oppression et de contrôle, qui prétend contrôler jusqu'aux pensées des gouvernés : le Terreur. »¹⁸⁾ Bien qu'il admette qu'il ne faudrait pas surestimer l'importance de cette coïncidence, Pachet explique que l'intimité serait indispensable pour s'opposer – même si ce n'était que secrètement – à l'oppression du pouvoir gouvernemental ou totalitaire. Il n'est certes pas facile de comparer sans analyse des écrivains qui inventaient et tenaient le journal intime sous la Terreur, à Pierre Pachet qui s'est aperçu rétrospectivement dans quelle terreur il a dû passer son enfance lors de la seconde guerre mondiale.¹⁹⁾ Il n'en est cependant pas moins vrai qu'on peut y trouver quelques points communs : ils accordent d'abord de l'importance à l'intimité personnelle, ils ne relâchent pas par la suite leur vigilance sous et après la terreur, et enfin, ils n'hésitent pas à se renouveler et ne craignent pas le changement (« J'ai assez manifesté, dit Pachet dans *L'œuvre des jours*, ma méfiance, mon horreur même, devant la perspective d'une vie ou pire, d'une carrière tout entières vouées à la maturation et à la perfection d'une œuvre »²⁰⁾) : Pachet vivait toujours « corporellement et affectivement » dans le temps réel, comme nous l'avons vu plus haut.

4. Le non-conformisme de Pachet

Les pensées et les observations accompagnées d'une attention particulière aux détails concrets et quotidiens, et la recherche de l'intimité dans une humanité la plus élargie possible ; c'est comme si chez Pachet, la littérature était loin d'être l'objet de bavardage des savants et des intellectuels, objet qui ne se composerait que de chefs-d'œuvres, mais un espace public, libre et ouvert à tous, espace où chacun a le droit d'entrer, d'être respecté, d'observer, de tâtonner et d'examiner et de cheminer ses pensées. Et c'est un non-conformisme radical et fondamental qui permet à Pachet d'élaborer ses pensées délicates et de continuer ses observations clairvoyantes. Il s'agit ici de non-conformisme qui ne se conforme

pas aux opinions reçues ou aux diverses modes des milieux littéraires (on peut se rappeler que des écrivains que Pachet apprécie et analyse sont souvent non-conformistes par excellence, à commencer par Salman Rushdie, V. S. Naipaul ou J. M. Coetzee), parce que ce non-conformisme n'est rien d'autre que la volonté de faire face à une personne ou à une situation sans interprétation préétablie.

Dans *L'amour dans le temps*, Pachet avoue sa croyance au non-conformisme d'une manière franche : « Mes dieux, ce n'était pas la religion juive de mes parents, mais – issue du judaïsme ? – cette affirmation même des pouvoirs de l'individu qui se dresse contre le temps, contre le conformisme moderne, contre les incertitudes du cœur. »²¹⁾ L'individu portant en soi une intimité irremplaçable est ainsi foncièrement non-conformiste pour Pachet.

Ou bien, dans *Le grand âge* dont le sujet est le vieillissement, Pachet déclare sa volonté non-conformiste en ces mots :

Rien ne me déplaît plus que la figure du survivant et fier de l'être, droit comme un 'i' et encore souple, et dont on dirait que « l'âge ne l'atteint pas. » Rien, sinon le conformisme de celui qui se résigne trop vite et avec trop d'empressement à être vieux, comme s'il n'avait toujours attendu que ça, comme s'il n'avait toujours aspiré qu'à se fondre dans la masse indistincte de ceux qui n'attendent plus rien, et se nourrissent de ce renoncement.²²⁾

L'individu qui respecte chaque individualité doit posséder lui-même une individualité distincte des autres. L'attitude non-conformiste est donc ce qui permet d'être soi.

C'est sans doute ce non-conformisme d'un penseur indépendant, libre et tâtonnant qui est à la base de l'œuvre de Pachet, sensible et indulgent aux situations et aux gens autour de lui, observateur inlassable et opiniâtre de la politique et de l'histoire, chercheur perspicace qui n'hésitait pas à se mettre sans cesse en question. C'est une telle attitude de Pachet qui me touche, moi lecteur étranger.

Notes

¹⁾ Pierre Pachet, *Aux aguets – essais sur la conscience et l'histoire*, Maurice Nadeau, 2002, p. 7.

²⁾ Dans les toilettes inconfortables de l'aéroport de Varsovie, Pachet se demande : « Les gens, eux, ne sont pas sales ; pourquoi les chiottes le sont-elles ?... / Pourquoi ? Qui ou quoi est là impliqué ? » (*Le voyageur d'Occident*, Gallimard, 1982, p. 25).

³⁾ *Ibid.* p. 9. Souligné par Yasuhara.

⁴⁾ Pierre Pachet, *Conversations à Jassy*, Maurice Nadeau, 1997, p. 11. Souligné par Yasuhara.

⁵⁾ Pierre Pachet, *L'âme bridée*, Le bruit du temps, 2014, p. 37. Souligné par Yasuhara.

⁶⁾ Jean-Louis Faure et Pierre Pachet, *Bêtise de l'intelligence*, Joca Seria, 2006, p. 27.

⁷⁾ Pierre Pachet, *L'âme bridée*, *op.cit.*, p. 23.

- ⁸⁾ Pierre Pachet, *L'amour dans le temps – essais autobiographiques*, Calmann-Lévy, 2005, p. 144.
- ⁹⁾ *Ibid.*, p. 18.
- ¹⁰⁾ Pierre Pachet, « Parler des morts, parler aux morts », conférence à l'Université Meiji, le 19 mai 2007.
- ¹¹⁾ Bien que le livre soit publié en 1987, Pachet commence à écrire *Autobiographie de mon père* en 1969, quatre ans après la mort de son père. Cf. « Deux vie en une : entretien avec Pierre Pachet », in *Le père disparu – une conversation inachevée*, Gérald Cahen, Autrement, 2004, p. 128.
- ¹²⁾ Pierre Pachet, *Autobiographie de mon père*, Belin, 1987 ; Livre de poche, 2006, p. 10.
- ¹³⁾ Pierre Pachet, *Adieu*, Circé, 2001, p. 51.
- ¹⁴⁾ Pierre Pachet, *Devant ma mère*, Gallimard, 2007, p. 146.
- ¹⁵⁾ Sur les jeunes intellectuels polonais tentés par le structuralisme et par la sémiologie dans les années 1980, Pachet écrit : « [ces deux courants de pensées] leur apparaissaient aussi inventifs et porteurs de liberté que Solidarnosc. Je n'en croyais rien [...] » (*Conversations à Jassy, op.cit.*, p. 181)
- ¹⁶⁾ Primo Levi, *La trêve*, trad. de l'italien par Emmanuelle Genevois-Joly, Bernard Grasset, 1966 ; in *Primo Levi*, Robert Laffont, Bouquins, 2005, pp. 170-171.
- ¹⁷⁾ Pierre Pachet, *Devant ma mère, op.cit.*, p. 163.
- ¹⁸⁾ Pierre Pachet, *Les baromètres de l'âme – naissance du journal intime* (édition revue et augmentée), Le bruit du temps, 2015, p. 155.
- ¹⁹⁾ Sous l'Occupation, Pierre Pachet, enfant juif né en 1937, a dû cacher sa propre identité sans comprendre pourquoi. Et ce n'est qu'après la libération qu'il saisit sous quelle terreur il a survécu : « Au moment où j'étais invité à vivre normalement, à ouvrir et à épanouir ma conscience, je découvrais la terreur passée. Cette terreur, assourdie parce que jamais explicite, et pour cela même impossible à calmer, il me semble qu'elle ne m'a jamais quitté depuis. » (*Aux aguets, op.cit.*, p. 8)
- ²⁰⁾ Pierre Pachet, *L'œuvre des jours*, Circé, 1999, p. 112.
- ²¹⁾ Pierre Pachet, *L'amour dans le temps, op.cit.*, p. 15.
- ²²⁾ Pierre Pachet, *Le grand âge*, Le temps qu'il fait, 1992, p. 87.

〈要旨〉

内奥／親密さの作家であるピエール・パシェは、つねに身体的かつ心理的に状況のなかに身を置こうと試みるが、それは、自分の眼に映るものを考慮するためだけではなく、観察する自分自身をも考慮するためである。彼は、外的かつ内的な観察を手放すことはない。そうした絶え間のない省察を深化させることを可能ならしめているのは、内奥／親密さを有する個人としての存在である。だが、その内奥／親密さは、逆説的なことに、公共空間に開かれようとする試みにほかならない。パシェにとって重要なのは、何らかのメッセージを理解することというよりは、まずもって声を受け取るということである。すなわち、彼にとって言語とは、単にコミュニケーションの手段であるに留まらず、とりわけ、死せる者をも含めた個人間に横たわる越えがたい境界を乗り越えようとする試みなのだ。このようにそれぞれの個性を尊重する個人は、その人自身、他者から区別される掛け替えのない個性を有することになる。そしてそのような炯眼な自己であることを可能にしてく

La perspicacité non-conformiste de Pierre Pachet

れるのは、非順応主義的なあり方にほかならない。

(本論は科研費 JP26370369 の助成を受けている)